

« À l'ouvrage »

Jean-Cléo Godin

Number 19 (2), 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J.-C. (1981). Review of [« À l'ouvrage »]. *Jeu*, (19), 154–155.

«à l'ouvrage»

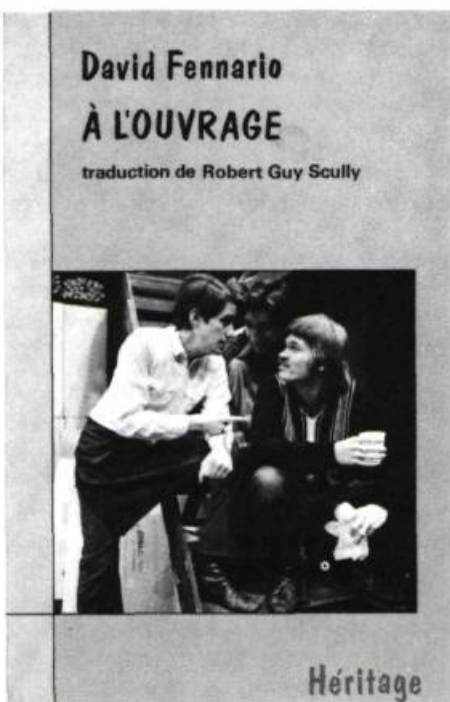
Pièce de David Fennario. Traduction de Robert Guy Scully, Montréal, Éditions Héritage, 1979, 94 p.

Cinq ans après sa création au Centaur de Montréal, on publie en traduction la première pièce de David Fennario. Initiative louable, que justifie la renommée acquise en peu de temps, *from coast to coast*, par ce jeune dramaturge de Pointe Saint-Charles. Il a écrit trois autres pièces, dont une seule, *Toronto*, nous entraîne hors de son milieu natal, de ce ghetto de la misère anglophone que constitue *The Point*. On sait, par ailleurs, que Fennario a été ouvrier en manufacture et qu'il clame volontiers ses idées socialistes, ses sympathies syndicales et une sorte de passion pour sa petite patrie. Cela a donné l'admirable (et bilingue) *Balconville* dont la construction rappelle un peu *En pièces déta-*

chées et qui occupera peut-être, dans l'histoire du théâtre anglophone, la place qu'on reconnaît aux *Belles-Soeurs* dans le théâtre québécois francophone. Cela a donné encore ce *Nothing to Lose* qui est un discours syndical plus impulsif qu'efficace et dont le personnage le plus réussi est un «robineux» plus humaniste qu'idéologue.

À l'ouvrage (traduction un peu faible de *On the Job*) donne la parole à des ouvriers directement impliqués dans un conflit avec leur employeur. Dans une manufacture de robes, la veille de Noël, trois jeunes ouvriers et le vieux préposé aux commandes, tous anglophones — «trois punks pis un vieux fou» (p. 73), dira René, leur contremaître francophone — remplissent des boîtes, les déplacent et les expédient, tandis que le patron, son gérant et le représentant syndical font la fête en joyeuse compagnie, dans les bureaux de la direction. Les ouvriers sortent leurs flasques et lèvent le coude entre deux commandes et en cachette, se disant que, selon la tradition, ils auront leur après-midi *off*. Mais une commande urgente les prive de ce congé. Alors la colère gronde et le jeune Gary — le porte-parole de l'auteur, visiblement — joue le tout pour le tout. Il refuse de se soumettre aux ordres et prône la grève: «S'y veulent se batte, on va s'batte» (p. 75), mais personne ne travaillera. La violence éclate, le gérant appelle la police; mais lorsqu'elle arrivera, il n'y aura que le bouc émissaire, René, pour expliquer ce qui s'est passé, tous les autres ayant été chassés.

On voit bien le propos, mais il est un peu simple. Surtout, il est exprimé dans le langage réaliste élémentaire qui se prête mal aux subtilités et à la rigueur d'un discours, fût-il syndicaliste. Au contremaître qui lui demande «que c'est ta face va avoir l'air dans dix ans», on ne peut dire que Gary propose une réponse réfléchie ou éclairante: «Va chier, vends



ton âme pour un char pis 'n' TV» (p. 88). Bref, c'est un peu court et le vocabulaire de ces *punks* est limité et approximatif. Voilà qui rend la lecture de *À l'ouvrage* laborieuse et passablement ennuyeuse, alors que le texte original passait bien sur scène. D'autant plus que le traducteur n'a pu rendre l'unique subtilité de ce texte: la différence stylistique entre les répliques des anglophones et celles du seul francophone qui, lui, parle français en anglais. Est-ce pour rendre l'impression que les autres parlent un joul anglais que Scully leur prête des variations inédites? Passe encore que «oui» s'écrive «ouin» et «non», «naon» ou «nonon». Passe encore qu'on fasse de jolies rimettes pour poétiser le joul de Pointe Saint-Charles: «Empaqu', sus l'rack, près des sacs... tabarnac» (p. 15). Mais je proteste quand je vois «astheure» (p. 39 et 74) orthographié «à c't'heure» (p. 63) et quand «mesdames» devient «mes-rames» (p. 80). Dans ce dernier cas, on semble en présence d'un étrange envahissement du «r» qui donne aussi «viens-r'en» pour «viens-t'en»: quand on lit une telle bizarrerie pour la sixième fois, on ne peut plus croire à une coquille! Non moins étrange à mes oreilles est le «Tout'ben» qui, vraisemblablement, signifie «peut-être bien». Léandre Bergeron sera content: en une seule traduction, Robert Guy Scully lui aura offert au moins trois nouvelles expressions pour la prochaine édition de son *Dictionnaire*!

jean-cléo godin

«theatre history in canada/ histoire du théâtre au canada»

Publication du Centre d'études supérieures de théâtre de l'Université de Toronto et du Département d'études dramatiques de l'Université Queen's, vol. 1, no 1, Printemps 1980. Coût de l'abonnement annuel (2 numéros): 7.00\$ (étudiants: 5.00\$).

Publiée en collaboration par le Centre d'études supérieures de théâtre de l'Université de Toronto et par le Département d'études dramatiques de l'Université Queen's à Kingston, *Theatre History in Canada/Histoire du Théâtre au Canada* lançait au printemps dernier son premier numéro. Les rédacteurs, Ann Sadlemyer et Richard Plant, avaient auparavant obtenu que l'Association d'histoire du théâtre au Canada parraine la

THEATRE HISTORY IN CANADA
HISTOIRE DU THÉÂTRE AU CANADA

